

Journal de Roubaix

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine, le mercredi et le samedi.
 ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 fr. par an.
 Pour le dehors, les frais de poste en plus.
 Un numéro : 25 centimes.

ABONNEMENT ET RÉDACTION :
 Au bureau du Journal, 20, rue Neuve,
 A ROUBAIX,
 Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

La rédaction recevra les articles signés indiquant l'adresse exacte de l'auteur, dans le cas où il y aurait à faire des observations.

Le Gérant responsable se réserve le droit d'examen.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 26 novembre.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle :
 Nominations dans la magistrature ;
 Décret convoquant les électeurs compris dans les 1.^{re} et 2.^{re} circonscriptions du département du Cher, à l'effet d'élire deux députés.

Par décret impérial, M. Dorlencourt, juge au tribunal de première instance d'Arras (Pas-de-Calais), remplira au même siège les fonctions de juge d'instruction, en remplacement de M. Léauthier, qui est nommé juge à Valence.

Chronique locale.

Un épouvantable événement a frappé de stupeur, lundi matin, toute la population lilloise. L'explosion d'un générateur a détruit de fond en comble l'importante filature de lin de M. Verstraete, et l'incendie est venu, peu d'instants après, achever l'œuvre de destruction trop bien commencée par l'explosion du générateur.

Vers cinq heures et demie du matin, un bruit que ne pourrait rendre peut-être la décharge d'une forte batterie d'artillerie, jeta l'effroi dans le quartier de la rue du Bleu-Mouton. Le générateur de la machine à vapeur de M. Verstraete venait de sauter et la commotion avait ébranlé toute la fabrique et les maisons attenantes; dans tout le voisinage, on crut à une catastrophe immense quoique la cause en fut encore inconnue; la terre avait tremblé, les vitres s'étaient brisées; partout des pierres, des briques, des morceaux de fer, avaient jonché le sol; une émotion extraordinaire s'était emparé de chacun et ce fut pis encore lorsqu'on vit, de l'amas de débris produit par la fabrique bouleversée, s'élever les flammes de l'incendie. En un clin d'œil, toute la fabrique était embrasée, le

feu venait porter les derniers coups aux murs restés encore debout et qui s'affaissaient, écrasant dans leur chute les maisons voisines qui résistaient encore.

En ce moment, la population était accourue, les pompiers arrivaient en toute hâte, et l'on se mit à porter les premiers secours. Ce fut, vraiment, au milieu d'une terrible anxiété que nos courageux pompiers se mirent à l'œuvre. Ils avaient à faire face à vingt dangers à la fois; leur furieux adversaire s'était déclaré avec une telle intensité, qu'il semblait vouloir braver leurs efforts et porter ses ravages bien au delà du foyer qu'il avait primitivement envahi. Déjà deux maisons attenantes avaient pris feu, et celle de M. Gontard, située vis-à-vis, sous le vent, et que dominait l'incendie, semblait infailliblement vouée à la destruction. Elle ne devait cependant pas périr. Avec une énergie et une tenacité dont nous avons déjà eu tant de preuves, nos pompiers s'attachèrent à cette maison et la sauvèrent. Grâce leur en soit rendue! Sans cette victoire, tout le pâté de maisons formé par les rues du Court-Debout, du Molinel, du Bleu-Mouton et le Marché-aux-Chevaux était la proie des flammes, tout secours humain aurait été impuissant à empêcher cette catastrophe.

Enfin, après des efforts inouïs, on finit par vaincre les flammes, ou plutôt à les circonscire dans le bâtiment bouleversé. C'était moins qu'on ne le craignait, sans doute, mais c'était encore un malheur affreux.

La rue du Bleu-Mouton était couverte des débris des murailles; les maisons les plus proches étaient détruites, et, chose plus déplorable encore, on parlait de plusieurs victimes; des cadavres devaient être ensevelis sous les débris incandescents. Cela n'était que trop vrai: quatre personnes n'avaient pas reparu, toutes quatre devaient avoir péri.

Un aide-chauffeur, chargé de mettre le feu aux fourneaux, l'auteur peut-être de l'accident, devait être là; deux ouvriers maçons, qui avaient fait pendant la nuit plusieurs réparations peu

importantes, avaient dû se coucher dans la salle même du générateur; enfin, un graisseur, chargé de l'entretien des métiers, devait se trouver dans la fabrique au moment de l'explosion.

Bientôt on n'eut plus de doute sur le sort de l'aide-chauffeur; son cadavre, mutilé, en lambeaux, fut découvert sur la plate-forme d'une maison située à 40 mètres au moins de la fabrique et haute au plus de 20 mètres. Le malheureux, lancé en l'air avec une terrible force de projection, est allé retomber sur cette plate-forme, inanimé et mis en lambeaux. Il tenait encore dans ses mains la pelle qui lui servait pour mettre le charbon dans les foyers.

Des trois autres personnes, on n'a encore rien retrouvé. Dieu veuille que quelqu'une d'entre elles ait quitté l'établissement avant la catastrophe; mais à midi et demi, on désespérait de les revoir vivantes.

Des épisodes émouvants ont signalé cet immense sinistre. Ainsi, dans tout le quartier, le feu tombait en véritable pluie, comme une violente bourrasque de neige, et partout on s'occupait à combattre des incendies partiels qui menaçaient d'éclater.

Dans la maison d'un négociant, M. Sonck, le plafond d'une chambre, occupée par une domestique, se détacha et ensevelit cette pauvre fille, qui fut heureusement préservée par une gîte qui maintint une portion du plafond; dans cette même maison, la chaîne retenait la grande porte fut brisée et la porte s'ouvrit d'elle-même; dans les rues voisines et jusqu'aux rues du Plat, des Coquelets et du Molinel, des vitres furent brisées en grand nombre; enfin, la chute d'un mur écrasa une maisonnette et un hangar, leurs débris atteignirent MM. Mottez, lieutenant des pompiers, Spriet, et les blessèrent. M. Mottez a été préservé par son casque, et n'a reçu que des contusions qui n'ont rien de grave. M. Spriet est moins atteint encore que M. Mottez.

Le chiffre de la perte ne peut être encore connu, mais il doit être très-élevé; la fabrique était assurée par la *Compagnie générale*.

On ne connaît pas la cause de l'explosion du générateur, et peut-être en sera-t-on réduit à de simples conjectures. Cependant tout porte à croire qu'elle est le fait de l'imprudence de l'aide-chauffeur, qui aura mis le feu aux fourneaux sans s'assurer si les bouilleurs contenaient de l'eau en quantité suffisante.

Tous les fonctionnaires civils et militaires étaient accourus sur le théâtre de ce sinistre et payaient de leur personne avec ardeur. La garnison a rudement travaillé et mérite les remerciements de toute la population lilloise; quant à nos sapeurs-pompiers, nous manquons d'expressions pour leur faire entendre les témoignages de sympathie et les éloges dont chacun les couvre en cette occasion.

Le sauvetage de la maison de M. Gontard, la concentration de l'incendie dans la filature ont été des prodiges: que nos pompiers en reçoivent, par notre voie, les félicitations de toute la ville! encore une fois ils ont bien mérité de nous tous, et nous disons hautement qu'il est impossible de trouver un plus énergique commandement que celui de M. Jorez, comme il est impossible aussi de trouver de plus énergiques travailleurs que ceux dont il dispose.

(Echo du Nord).

Un ouvrier belge d'un âge assez avancé et dont nous regrettons de ne pas connaître le nom, vient de se signaler par un trait qui mérite les plus grands éloges.

Le chef d'une des principales maisons de commerce de cette ville avait chargé un de ses employés d'aller payer, chez un négociant de Tourcoing, une somme de 22,000 fr.

Au moment où il allait traverser le chemin de fer pour entrer dans la ville, notre étourdi s'aperçoit que le portefeuille contenant les valeurs a disparu. Effrayé de cette découverte, il revient sur ses pas; sa pâleur et son agitation attirent les regards; il est arrêté en chemin par un vieil-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

26 NOVEMBRE 1856.

LE MEXICAIN. (1)

(SUITE.) — Voir le numéro du 22 novembre.

— Je viens, dit-il, d'en voir descendre le capitaine avec ses officiers; ils se rendaient, je crois, au palais du gouvernement. On dit que le président les a invités à une fête qu'il donne ce soir.

Le Mexicain, trompé par ce stratagème, maudit ce nouveau contretemps et retourna chez Aléma pour lui faire part de l'espérance qu'il avait de pouvoir enfin se rendre où son devoir l'appelait. Il éprouvait cependant une peine réelle à parler de séparation à une amie si tendre; pour la première fois il s'aperçut que ses visites avaient été trop fréquentes, qu'il avait laissé croître dans son cœur un sentiment bien différent de celui dont il était rempli pour Céline, mais suffisant encore pour lui causer des chagrins très-sérieux.

Sa physionomie, en entrant, se ressentit des combats qu'il éprouvait; la rusée Mexicaine y lisait clairement que son empire chancelait, mais qu'il lui restait encore des chances de victoire. Elle feignit beaucoup d'inquiétude sur les

nuages qui obscurcissaient des yeux faits pour n'exprimer que le bonheur.

— Auriez-vous reçu quelque mauvaise nouvelle, demanda-t-elle avec l'accent de la sensibilité?

— Je ne sais si je dois appeler mauvaise une nouvelle qui, naguère, m'eût comblé de joie, et que maintenant je ne puis apprendre sans un mélange de tristesse, dont je ne suis pas maître.

Cédant aux sollicitations d'Aléma, le Mexicain lui avoua qu'il se croyait au moment de la quitter. Aussitôt une vive émotion parut s'emparer d'elle, sa bouche resta muette; mais son sein s'agitait péniblement, ses yeux laissaient échapper quelques larmes, et Télasco regretta d'avoir parlé trop tôt d'un départ encore incertain. Il chercha alors à détourner la conversation et Aléma, livrée à une profonde mélancolie, ne lui fit plus aucune question, jusqu'au moment où il se retira.

— Vous reverrai-je encore demain? lui demanda-t-elle d'un ton suppliant.

— Oh! certainement, ma sœur. C'était le nom qu'il se plaisait à lui donner, comme un témoignage de la pureté de ses intentions. La nouvelle dont je vous ai parlé n'est pas encore bien positive.

Un sourire charmant embellit de nouveau la physionomie d'Aléma, qui lui dit:

— Au revoir donc, cher Télasco.

CHAPITRE LI.

TRAHISON.

Le lendemain, à la pointe du jour, Télasco, trompant la vigilance de monsieur Outrebas, se transporta dans la rade, où un canot le conduisit

à bord de la goëlette. Le capitaine, à qui il s'adressa, parut écouter ses offres avec plaisir.

— Je me disposais, lui dit-il, à croiser pendant quelque temps dans la baie de Campêche, il me sera facile, pour vous satisfaire, d'allonger ma croisière, nous avons l'avantage de la saison; mais des préparatifs nécessaires m'obligent à demeurer encore ici quelques jours, après quoi je serai tout à vous.

— Je ne puis y consentir, répondit Télasco, le prix que je vous offre pour mon passage est suffisant, je pense, pour vous indemniser de quelques pertes; je serais encore disposé à l'augmenter; mais je ne veux point différer plus tard que demain matin.

— Diable! ceci me contrarie beaucoup, dit le capitaine en se frottant l'oreille, j'ai des raisons bien fortes.... Cependant on pourrait voir.... Accordez-moi quatre heures pour vous faire connaître ma réponse définitive, j'espère faire en sorte qu'elle vous soit favorable.

Le Mexicain y consentit et rentra chez lui. A l'heure indiquée, il reçut en effet du capitaine un message par lequel celui-ci lui mandait qu'il pouvait terminer ses affaires et qu'il mettrait à la voile le lendemain à midi. Quoique cette heure lui parût singulièrement choisie, Télasco ne conçut aucun soupçon et se rendit, le cœur serré, chez Aléma pour lui faire des adieux qu'il redoutait presque autant qu'elle.

Dès les premiers mots qu'il hâzarda sur ce sujet, la Mexicaine, devenue moins réservée, ne put retenir les reproches les plus tendres sur son indifférence.

— Hé quoi! lui dit-elle, éprouvez-vous si peu de peine à me quitter, que vous ne puissiez endurer le moindre retard? Faudra-t-il que, pour obtenir un seul délai, mon âme vous laisse

voir toute sa faiblesse? Oui, Télasco, je le sens, l'aveu que depuis longtemps je renferme dans mon cœur s'en échappe malgré moi dans cet instant cruel. Ce n'est plus une parente, une sœur, qui te conjure de demeurer quelques jours encore, c'est une amante passionnée que ta froideur réduit au désespoir. Ah! reste! reste! que je n'aie pas à pleurer toute ma vie le malheur de l'avoir connu.

La violence de cette déclaration étouffa le Mexicain plus qu'elle ne l'attendrit; mais il ne put refuser sa compassion à celle qu'il chérissait comme une sœur, en voyant les torrents de larmes qu'elle versait et le désordre auquel ses sens paraissaient livrés. Le naturel de cette femme l'emportait en ce moment sur le plan de séduction qu'elle avait si bien conduit jusque-là. Elle éprouvait réellement pour Télasco la passion la plus effrénée; le moment où elle allait le perdre avait détruit toutes ses combinaisons et elle se flattait de le maîtriser par ces mêmes transports qu'elle n'avait pu retenir; mais en voyant le peu d'effet qu'ils produisaient sur son amant et le calme qu'il conservait au milieu de cette scène de délire, elle rentra aussitôt en elle-même et en revint à la ruse pour empêcher que l'objet de ses séductions pût lui échapper.

Télasco, en la voyant revenir à la raison et s'accuser elle-même des emportements auxquels elle venait de se livrer, se sentit plus ébranlé qu'il ne l'eût été par ses cris et ses contorsions. Il lui eût peut-être fait le sacrifice d'un jour ou deux, si le souvenir de l'engagement qu'il avait pris avec le capitaine n'eût combattu cette résolution. Cependant elle était si belle dans sa douleur! Les sentiments plus doux auxquels elle semblait rendue lui donnaient un charme si ir-

(1) La reproduction de ce feuilleton est interdite.